

AN EPISTOLARY DIALOGUE BETWEEN EAST AND WEST: CIORAN-NOICA, 1957

Rodica Brad, Assoc. Prof., PhD, "Lucian Blaga" University of Sibiu

Abstract : The article aims at analyzing two epistolary 1957 texts pertaining to two friends, i.e. Cioran and Noïca, in the perspective expressed by the title as East-West dialogue through the Iron Curtain, but also as exile songs as each of them affirms and dislikes his exile : Cioran is autoexiled in a cultural paradise (France) and Noïca is exiled in his own house, in his country where he finds himself alone and entrapped by a monster. It is about the communist realities which existed and evolved towards stalinism under the guidance of Gheorghiu Dej.

Keywords : dialogue, exile, communism, letter, epistolary.

L'échange de lettres Noïca Cioran de 1957 est intéressant tant pour les rapports personnels des deux penseurs que nous pourrions envisager en termes de destin personnel et existentiel, que surtout sur celui d'un dialogue Est-Ouest à travers le rideau de fer. Ce dialogue public *sui generis*, autrement impossible à ce temps, impose une approche sous l'angle de vue des réalités géopolitiques et idéologiques des deux blocs européens. Nous y découvrons, à une lecture attentive, une tentative réciproque des deux penseurs de comprendre les réalités de l'obsédante décennie '60 et aussi d'expliquer et d'analyser, de manière personnelle, les idées véhiculées à l'époque tant au niveau politique qu' idéologique.

Les lettres en question ont marqué un moment carrefour dans l'histoire sinueuse des rapports des deux amis auquel leur amitié a résisté, malgré les suites désastreuses pour Constantin Noïca de cet épisode épistolaire. Comme on le sait, celui-ci a mené à sa condamnation à 25 ans de prison dont il a exécuté six. De même, l'incident a entraîné sa disparition pendant 20 ans de la scène du journalisme roumain.

Les deux auteurs mettent en discussion des idées et des théories propres à la pensée politique des années '50, mais surtout leurs propres idées à eux, intéressantes aussi bien pour l'histoire des idées, comme témoignages et documents de premier ordre, que pour l'évolution et le devenir de leur propre pensée. Les deux positions existentielles et attitudeles différentes sont manifestées au cadre d'une certaine symétrie qui soutient les deux textes. Insensiblement, cette symétrie change, ce qui transforme les lettres d'un dialogue passionné en monologue, les deux interlocuteurs exprimant finalement des attitudes « indifférentes l'une à l'autre ». Les deux penseurs se présentent au lecteur comme des sages positionnés des deux côtés de l'Europe, à l'Est et à l'Ouest, séparés par l'éloignement géographique et par leurs convictions souvent divergentes, mais proches par leur intérêt envers le sort de leur pays et pour l'avenir de l'Europe.

Cet échange de lettres est déchirant, troublant même, à force d'exprimer douloureusement, à travers les deux voix, ce partage historique fatal de l'Europe en deux blocs: le bloc communiste et le monde libre. Si Cioran est sceptique et très critique à l'égard de l'avenir des deux types de société, l'utopie socialiste et la société libre, Noïca se montre fondamentalement optimiste, malgré son positionnement en plein communisme staliniste. L'utopie socialiste est opposée à l'exil subtil dans la société occidentale marquée par le déclin spenglerien.

Nous découvrons dans les deux discours ambiguës deux types de lucidité et, à travers eux, un vrai spectacle d'idées, les deux penseurs formant un couple unique dans son genre, tout comme Sorin Vieru le montre : « S'il existe une déesse intéressée aux tribulations de la sagesse des terriens, il est bien certain qu'elle va se délecter en assistant aux symétries bizarres de l'échange épistolaire entre Cioran et Noïca »¹. Dans leur dialogue, les deux penseurs expriment et expliquent leurs positions en s'oubliant l'un l'autre et en finissant par une sorte d'exercice d'autoadmiration. Cela semble d'autant plus paradoxal que, ayant recours à la lettre, ils se sont proposé de se remettre en dialogue en se guettant l'un l'autre, à travers un code à eux, mais sans la moindre suspicion, dans un désir d'autointerrogation à travers l'autre et surtout à travers l'autre option dont chacun d'eux ignore les conséquences. En fait, l'opposition entre Cioran et Noïca est double. Du point de vue de leur situation intellectuelle, nous avons affaire d'un côté à un « pessimiste exilé dans le paradis culturel » et, de l'autre, à « un optimiste incurable, égaré en enfer »², comme le remarque fort justement Sorin Vieru. Quant à la symétrie des deux positions et attitudes, le même critique montre que l'optimisme de Noïca n'est pas moins paradoxal à sa façon que l'option de Cioran pour le libéralisme, que celui-ci, bien évidemment, a préféré, toutefois, sans l'aimer. Si Cioran exprime le point de vue d'un pessimiste exilé dans le paradis culturel français, Noïca est l'optimiste égaré en enfer, préoccupé de la persistance des petites cultures et notamment de la résistance du spécifique culturel roumain dans la terrible expérience communiste.

Données contextuelles

Le texte de Cioran a été d'abord publié dans la *Nouvelle Revue Française* et ajouté comme première partie de l'essai *Histoire et Utopie*. En 1991 l'échange de lettres a été publié à la Maison d'édition Criterion dans le volume *L'ami lointain: Paris-Bucarest*. Les deux décennies qui s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Cioran à Paris (en 1937) avaient été marquées en Europe par l'augmentation d'une tension toujours croissante entre le bloc communiste et le monde libre, par l'ascension du léninisme, par la révolution hongroise de 1956 et par la signature du Traité de Rome.

Les conséquences de ce dialogue épistolaire furent désastreuses pour Noïca, la lettre pesant lourd dans sa condamnation. En fait, au temps où il fut arrêté et impliqué dans le procès «Noïca-Pillat», le philosophe roumain avait terminé depuis peu de temps *Anti-Goethe* et *Povestiri despre Hegel*. Ces deux livres avaient circulé, autant dans les milieux éditoriaux que parmi les connaissances et les proches de l'auteur. Espérant qu'Eliade et Cioran, ses amis et les camarades de génération en exil s'efforceraient de les faire publier en Occident, Noïca les y avait envoyés de manière secrète. Noïca fut arrêté en novembre 1958 après avoir fait l'objet d'une mise en scène judiciaire pour des actions hostiles contre l'Etat communiste. Conformément à Stelian Tănase³, les sentences prononcées à l'issue du procès Noïca-Pillat cumulent plus de 268 ans d'emprisonnement et 183 ans de dégradation civique. Noïca reçut la peine maximale de 25 ans. Tous les condamnés furent libérés avant terme, dans

¹ Vieru, Sorin. 1998. *Constantin Noïca et Emil Cioran Un échange de lettres* in *Cahiers Emil Cioran Approches critiques*, I, 1998, Editura Universității Lucian Blaga Sibiu, Editions Les Sept Dormants Leuven, p.51.

² *Ibidem*.

³ Tănase, Stelian. 1997. *Anatomia demistificării. Procesul Noïca-Pillat*, București, Humanitas, 1997.

le cadre de la libéralisation du milieu des années 1960. Noïca sortit lui aussi de prison pendant l'été 1964, dans ce contexte de libération, sans avoir effectué toute sa peine.

Cioran fut horrifié par la suite des événements et il note dans les *Cahiers* : « Quel tort j'ai eu de répondre aux lettres de Dinu [...]! Je lui ai écrit – par pitié pour sa solitude, et aussi par devoir d'amitié. Sans le vouloir, j'ai fourni des armes contre lui et contribué à sa ruine ». ⁴ De même, plus tard, Cioran va noter également de manière lapidaire dans *Bref portrait de Dinu Noïca* les conséquences désastreuses sur son ami de cet échange de lettres: « Pour un article qui déplut au tyran, le philosophe fut condamné à six ans de prison, lesquels, contre toute attente, fortifièrent la victime. » ⁵ La correspondance de Cioran avec Noïca va être reprise très tard, en 1967, après 10 ans de silence, avec l'aide d'Aurel, son frère, qui s'était entre temps lui aussi lié d'amitié avec le philosophe. La satisfaction de Cioran est avouée à Aurel: « Je suis content que tu aies pris contact avec des gens *bien*. Dinu est quelqu'un, sans aucun doute. Et quel courage, après quelques années de solitude, de se lancer de nouveau dans la philosophie! » ⁶ Dans une lettre à Noïca du 10 novembre 1967, Cioran se déclare content que son ami ait retrouvé « le goût des abstractions après un contact si brutal avec l'Histoire ». ⁷

Lettre à un ami lointain

Pour ce qui est du titre du texte de Cioran, il est à observer que celui-ci ne nomme pas Noïca, préférant de l'appeler « l'ami lointain ». Le texte répond à une lettre de Noïca dans laquelle celui-ci se plaignait du fait qu'il traversait à l'époque ses plus difficiles années d'exil intérieur. C'est justement de cet exil qu'il parlera dans *Réponse d'un ami lointain* en termes de : « notre exil subtil, un exil parmi les siens, chez soi parfois, dans son monde, et pourtant vidé de lui ». ⁸ Comme tout citoyen du monde libre, Cioran ne voit pas de danger à lui répondre publiquement, aspect qui aggrave la situation de Noïca.

Les deux lettres sont importantes aussi comme document d'époque et comme histoire de deux exils : l'un dans un paradis culturel (Cioran) et l'autre « chez soi, dans son monde », mais égaré dans l'enfer communiste.(Noïca). Chaque auteur exprime un dilemme tragique en vivant à sa façon l'exil. L'ambiguïté des deux styles est quand même différente : chez Cioran elle est proprement stylistique, tandis que chez Noïca, elle est due au contrôle de type totalitaire, de surveillance totale face auquel l'auteur devait se protéger en ambiguïtant son texte. Dans sa lettre Cioran est appelé à rendre compte de ses préoccupations, à fournir à son interlocuteur des informations sur le monde libre et à se prononcer quant à l'éventualité de revenir un jour à sa langue natale. A part ces thèmes qui touchent à certains noyaux obsessionnels de sa pensée, Cioran entend trouver aussi l'occasion de prendre ses distances par rapport aux positions idéologiques de sa jeunesse et de préciser son nouveau statut de penseur libéral. Mais la ligne dominante de son discours réside dans cette comparaison des deux types de société dont aucune n'est satisfaisante, mais à des degrés différents. Si l'on peut

⁴ Cioran, E. 1997. *Cahiers*, Paris, Gallimard, p. 81.

⁵ Cioran, E. 1991. *Bref portrait de Dinu Noïca*, in E.M. Cioran, Constantin Noïca, *L'ami lointain*, Paris-Bucarest, Paris, Criterion, p.74.

⁶ Cioran, E. 1968. Lettre de Cioran à Aurel Cioran du 10 janvier 1968, Archive Aurel Cioran, Bibliothèque Astra de Sibiu, lettre nr. XXXI/102.

⁷ Lettre publiée in *Magazine littéraire*, (nr. special Cioran), nr. 327, dec 1994, p. 51.

⁸ Noïca, C. 1991. *Réponse à l'ami lointain*, in E.M. Cioran, Constantin Noïca, *L'ami lointain*, Paris-Bucarest, Paris, Criterion, 1991, p. 56.

quand-même vivre dans la société occidentale hantée par le déclin et l'ennui, par la perte des utopies et des idoles, dans celle communiste, on étouffe sous le poids du totalitarisme comme la plus dangereuse des utopies manquées. En fait, Cioran et Noïca ne parlent expressément ni de communisme ni de régime démocratique, mais de ces deux sociétés et de ces deux types d'exil qu'ils vivent, d'un côté et de l'autre de l'Europe.

Ce qui frappe au début même du texte de Cioran est le pays perdu (qui n'est pas nommé) et la notation immédiate disant que celui-ci n'appartient plus à personne. Immédiatement après, une référence au long silence qui s'était installé entre eux avec l'évocation des sujets précédents de débat proposés par Noïca. La phrase est savamment articulée, sentencieuse et le corps de la lettre s'organise autour de ces premiers propos. De même, l'argumentation est bien serrée et d'abord centrée sur l'affirmation/négation des hypothèses de Noïca : « De ce pays qui fut le nôtre et qui n'est plus à personne, vous me pressez, après tant d'années de silence, de vous donner des détails sur mes occupations, ainsi que sur ce monde *merveilleux* que j'ai, dites-vous, la chance d'habiter et de parcourir. Je pourrais vous répondre que je suis un homme inoccupé, et que ce monde n'est point merveilleux ». ⁹ Ensuite, une déconstruction laconique des propos de Noïca et une justification de l'ampleur du discours qui va suivre : « Mais une réponse aussi laconique ne saurait, malgré son exactitude, calmer notre curiosité, ni satisfaire aux multiples questions que vous me posez » ¹⁰. De toutes ces questions, Cioran cible d'abord la première, celle de l'abandon du roumain et de la proposition de revenir à écrire en langue maternelle considérée en danger de mort. C'est l'occasion pour Cioran d'expliquer encore une fois l'épopée douloureuse du renoncement à sa langue maternelle et de l'adoption du français : « Vous voudriez savoir si j'ai l'intention de revenir un jour ou si j'entends rester fidèle à cette autre où vous me supposez, bien gratuitement, une facilité que je n'ai pas, que je n'aurais jamais » ¹¹. Il rappelle les affres de l'adoption du français, « cette langue inabordable, trop noble et trop distinguée à mon gré ». Relater ces affres serait, dit-il, « entreprendre le récit de cauchemar » à cause des « mots pensés et repensés, affinés, subtiles jusqu'à inexistence, courbés sous les exactions de la nuance, inexpressifs pour avoir tout exprimé, effrayants de précision, chargés de fatigue et de pudeur, discrets jusque dans la vulgarité ». ¹² Ou encore : « plus aucune trace de terre, de sang, d'âme en eux. Une syntaxe d'une raideur, d'une dignité cadavérique les enserme et leur assigne une place d'où Dieu même ne pourrait les déloger » ¹³. L'adoption du français signifiait l'abandon des origines, malgré la gloire que le geste pourrait attirer à celui qui y renonçait : un mouvement d'attraction et de rejet avoue avoir vécu Cioran : « La gloire, j'y aspirais et m'en détournais d'un même mouvement: une fois obtenue, que vaut-elle, me disais-je dès l'instant qu'elle nous signale ou nous impose seulement aux générations présentes ou futures, et qu'elle nous exclut du passé? » ¹⁴.

Quant au renoncement définitif à ses positions politiques de jeunesse, Cioran discute en termes cryptés et insiste sur les causes multiples qui seraient longues à évoquer : « il y

⁹ Cioran, E. *Lettre à un ami lointain* in E.M. Cioran Constantin Noïca *L'ami lointain Paris –Bucarest*, Criterion, 1991, p.7

¹⁰ *Ibidem*.

¹¹ *Ibidem*.

¹² *Ibidem*.

¹³ *Ibidem*, p.8.

¹⁴ *Ibidem*, p 12.

faudrait une de ces interminables conversations dont le Balkan a -ou plutôt avait – le secret »¹⁵. D'abord l'avancement dans l'âge « avec ses symptômes qui ne trompent pas : je commençais à donner de plus en plus des signes de tolérance, annonciateurs, me semblait-il, de quelque bouleversement intime, de quelque mal sans doute incurable. »¹⁶. L'acquis de la tolérance est mis en rapport avec la perte de l'énergie de jeunesse et avec la découverte de l'Autre : « l'autre m'apparaissait concevable et même réel ».¹⁷ La conversion au libéralisme en vint par voie de conséquence : « J'étais un libéral intraitable. Je le suis toujours. Heureuse incompatibilité, absurdité qui me sauve »¹⁸.

Un aspect sur lequel Cioran s'arrête longuement est le problème hongrois au sujet duquel Noïca l'avait provoqué : « Ainsi, à la question que vous me posez : *Persévérez-vous dans vos préjugés contre notre petite voisine de l'Ouest, nourrissez-vous à son égard, les mêmes pressentiments ?* je ne sais quelle réponse vous donner »¹⁹. Le gendarme hongrois était, dans son enfance, l'étranger, l'opresseur, la figure qu'il abhorrait « avec une passion véritablement magyare »²⁰. A la différence de Noïca, Cioran est né en Transylvanie, dans un empire dans lequel les Roumains étaient « pourtant des esclaves ». Cette douleur de la honte d'être né esclave a évolué, car avec le temps, il a cessé de haïr ses anciens maîtres. Entre temps, la Transylvanie était redevenue roumaine, ce qui a fait changer le sort des Hongrois comme vérification de la thèse que les peuples ou les civilisations meurent aussi ou finissent par vivre en solitude. C'est le cas des Hongrois qui se sont retrouvés « seuls au milieu de l'Europe » « isolés dans leur fierté et leurs regrets, sans affinités profondes avec les autres nations ».²¹ Cela n'empêche pas Cioran d'être jaloux de leur sort et surtout de leur langue qui est « d'une beauté qui n'a rien d'humain, avec des sonorités d'un autre univers, puissante et corrosive, propre à la prière, aux rugissements et aux pleurs, surgie de l'enfer pour en perpétuer l'accent et l'éclat »²². Toute une méditation sur le sort historique des Hongrois est entamée en bon esprit spenglerien : « Qui se révolte, qui s'insurge ? Rarement l'esclave, mais presque toujours l'opresseur devenu esclave. Les Hongrois connaissent de près la tyrannie, pour l'avoir exercée avec une compétence incomparable: les minorités de l'ancienne Monarchie pourraient en témoigner. Parce qu'ils surent, dans leur passé, jouer si bien aux maîtres, ils étaient, à notre époque, moins disposés qu'aucune autre nation de l'Europe centrale à supporter l'esclavage »²³; en revanche, les Roumains, s'étaient spécialisés à « port[er] correctement [leurs] chaînes »²⁴.

Cioran reproche la « partialité » de Noïca « à l'endroit de ceux de l'Occident dont vous ne distinguez pas les défauts », « la complaisance à l'égard de la société bourgeoise » considérée comme « quintessence d'injustice »²⁵. La critique que fait Cioran de ce type de

¹⁵ *Ibidem*, p.13.

¹⁶ *Ibidem*

¹⁷ *Ibidem*, .

¹⁸ *Ibidem*. P.13-14.

¹⁹ *Ibidem*, p.14.

²⁰ *Ibidem*.p.15

²¹ *Ibidem*, p. 16.

²² *Ibidem*, p.15.

²³ *Ibidem*.

²⁴ *Ibidem*.

²⁵ *Ibidem*, p.18.

société est acerbe : « C'est peu dire que les injustices y abondent »²⁶. C'est un monde profondément injuste, « un monde de désolation » car de ses opulences seuls « les oisifs, les parasites, les experts en turpitude, les petits et les grands salauds profitent » ; Mais en réalité, tous les deux types de société sont intolérables. Et, entre les deux, il y a des liens coupables, dit-il : « Et ce qui est grave est que les abus de la vôtre permettent à celle-ci de persévérer dans les siens et d'opposer assez efficacement ses horreurs à celles qu'on cultive chez vous »²⁷. Le reproche capital que Cioran fait au communisme est « d'avoir ruiné l'utopie », principe de renouvellement des institutions et des peuples. Ce qui sauve la société bourgeoise serait justement d'avoir compris le pari qu'elle en pouvait tirer de l'échec vécu de l'autre côté, « le spectacle d'une grande idée défigurée, la déception qui en est résulté, et qui, s'emparant des esprits, devait les paralyser »²⁸. La liberté elle-même n'est qu'une illusion, soutient Cioran, et cela des deux côtés de l'Europe. Entre les deux, l'accalmie totale et le manque de toute coopération : « Les masses ne s'ébranlent pas si elles n'ont à opter qu'entre des maux présents et des maux à venir ; résignées à ceux qu'elles éprouvent, elles n'ont nul intérêt à se risquer vers d'autres, inconnus, mais certains »²⁹, dit-il avec une fine compréhension des choses et en pensant peut être aussi à ce que sa propre situation était telle, tout comme celle de Noïca. Là, l'Histoire semble avoir abouti à un point mort dont on devrait trouver des solutions pour l'avenir. Pour l'Occident, une solution serait qu'il retrouve ses rêves et ses utopies.

En réalité, Cioran croyait à la société libérale avec des amendements. Malgré tous ses maux, le libéralisme reste « un paradis désolant », préférable en tout cas aux sociétés du type de celles installées dans son pays d'origine où le régime politique a ruiné l'utopie. Les deux blocs sont vus comme des espaces opposés, contradictoires, mais qui se ressemblent sous l'aspect de l'impuissance de s'en sortir. A l'enfer communiste, Cioran oppose donc ce « paradis désolant » de l'Occident : « imaginez une société surpeuplée de doutes, où, à l'exception de quelques égarés, personne n'adhère entièrement à qui que ce soit, indemnes de superstitions et de certitudes, tous se réclament de la liberté et nul ne respecte la forme de gouvernement qui la défend et l'incarne. »³⁰. La conclusion en est que « toutes les sociétés sont mauvaises, mais il y a des degrés, je le reconnais, et si j'ai choisi celle-ci, c'est que je sais distinguer entre les nuances du pire »³¹. Quant aux responsabilités de la démocratie par rapport au désastre de l'Est, celle-ci, au lieu de mettre elle-même en pratique l'utopie communiste, de l'ajuster à ses traditions, de l'humaniser, de la libéraliser et de la proposer ensuite au monde, a laissé à l'Orient « le privilège de la plus belle illusion moderne »³².

Des réflexions intéressantes sont faites aussi sur les pays de l'Est voisines à la Roumanie, la Hongrie et la Russie. Le nom de la dernière n'est pas prononcé, le pays étant nommé de façon allusive : « notre grande voisine, dont vous êtes plus à même que moi d'apprécier l'indiscrete proximité. »³³. Cioran se lance dans une méditation sur le sort historique de la Russie à laquelle, dit-il : « plus j'y songe, plus je trouve qu'elle s'est formée,

²⁶ *Ibidem*, p.16..

²⁷ *Ibidem*.p. 18.

²⁸ *Ibidem*, p. 19.

²⁹ *Ibidem*, p. 19..

³⁰ *Ibidem* p. 20..

³¹ *Ibidem*, p.21.

³² *Ibidemp*.24..

³³ *Ibidem*, p.26.

à travers les siècles, non pas comme se forme une nation, mais un univers, les moments de son évolution participant moins de l'histoire que d'une cosmogonie sombre, terrifiante »³⁴. La hantise de cette grande nation serait d'étendre sa suprématie « sur nos rêves et nos révoltes, constituer un empire aussi vaste que nos déceptions ou nos effrois. »³⁵. L'impact de cette proximité avec cette grande nation est énorme sur « notre pays » car : « où que nous soyons, elle nous touche déjà, sinon géographiquement, à coup sûr intérieurement »³⁶.

La lettre de Cioran prend fin par un « exercice d'autoadmiration » que l'auteur construit de toutes pièces autour de la manie que Noïca lui reprochait au bon vieux temps, notamment « la manie que j'avais de juger sans prévention »³⁷, à savoir son incapacité de ressentir une passion véritable au sein de ce monde libre « en proie à une panique qui n'émane pas d'une vision du monde, mais des crispations de la chair et des ténèbres du sang »³⁸. Construite dans cette logique de « l'exercice d'admiration », la fin du texte porte sur l'enracinement de Cioran à Paris vu comme source de ses malheurs présents, ville qu'il n'échangerait pourtant pour rien au monde. Une ville envers laquelle il éprouve des sentiments contradictoires: « je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir lié à l'espace, ni d'être à cause d'elle quelque part » et dont la plupart des habitants « meurent de chagrin »³⁹.

Pour Vladimir Tismăneanu, cette lettre à Noïca représentait l'adieu fait par Cioran à la fièvre utopique et autodestructive de sa jeunesse et aussi l'occasion d'avouer le libéralisme modéré auquel il croyait à l'époque : « Tout en méditant à sa propre transfiguration et en écrivant, sous l'empire d'un besoin urgent d'expiation, cet adieu fait à la fièvre utopique et autodestructive de jadis, Cioran avouait qu'il était devenu un *libéral intraitable*. C'était une des plus fascinantes transfigurations, apostasies en fait, de ce temps historique qu'Hannah Arendt a appelé le temps des orages idéologiques »⁴⁰.

En analysant la perspective de Cioran sur les réalités de ce temps et envisageant aussi toute la méditation historique dont son œuvre témoigne, une constatation s'impose à nous : l'impératif d'insister sur ce côté d'historien de Cioran qu'on n'a pas encore suffisamment valorisé, sa posture de penseur et de témoin impliqué dans les problèmes énormes du temps qu'il a vécu et exprimé de manière souvent violente par des positions critiques outrées. Cioran s'avère en fait un des juges les plus justes des pays comme la France, la Roumanie ou la Russie elle-même. Il a voulu approcher des réalités inavouables de l'esprit européen dans ses deux versions orientale et occidentale, lui qui a vécu des deux côtés de l'Europe et n'a cessé de réfléchir avec passion à ces deux devenirs différents avec le désir puissant d'appréhender la vérité dernière des choses et de l'histoire européenne vue comme hypostase de l'aventure humaine. Ses positions radicales mènent à des pensées inavouables sur les conflits et les politiques européennes, critiquent toutes les idéologies remettant en cause le totalitarisme, réfléchissant aux causes et effets et rendant un témoignage vécu tout aussi précis qu'informé

³⁴ *Ibidem*, p.26.

³⁵ *Ibidem*, p.27.

³⁶ *Ibidem*.

³⁷ *Ibidem*..

³⁸ *Ibidem*.p.28.

³⁹ *Ibidem*, p. 31.

⁴⁰ Tismăneanu, Vladimir, *E.M. Cioran despre diavol, păcatul originar și istoria universală*, in *Contributors.ro* 5 juin, 2012, <http://www.contributors.ro/cultura/e-m-cioran-despre-diavol-pacatul-originar-si-istoria-universala/> (notre trad.).

sur l'histoire et la culture européennes. Moraliste et existentialiste du désespoir, Cioran s'est exilé en France, mais il est resté attentif aux problèmes que devait surmonter son pays d'origine pour résister culturellement et historiquement en Europe.

Réponse à l'ami lointain

Si le discours de Cioran est marqué par le scepticisme et même par la misanthropie, le texte de Noïca respire un optimisme incurable, cet optimisme qui caractérise toute sa personnalité d'ailleurs. A travers cette différence se trace une coupure nette entre deux lucidités divergentes : « Car à la lucidité mûre et décadente, celle que vous semblez partager avec l'Occident, nous opposons le sens que notre voisinage de la mort nous suggère. Voici qu'il nous faut vous défendre contre vous-même. Mais, ce qui nous semble vraiment frappant, dans votre cas et dans le nôtre, c'est qu'il nous faut en faire autant avec la France et l'Occident. »⁴¹ Et Noïca ajoute l'essentiel de sa position disant qu'à l'époque: « une Europe se meurt et une autre triomphe ; se meurt l'Europe de l'esprit de finesse et triomphe celle de l'esprit de géométrie. [...] j'ai compris que ce qui tenait lieu de philosophie chez vous, la lucidité, ne pouvait pas non plus être consolatrice. Vous avez raison de ne pas vouloir consoler. Mais vous n'avez peut-être pas toujours raison de raffiner, car en un sens il est trop tard pour invoquer les nuances, l'heure est aux distinctions. Vous, vous êtes du côté de l'Europe qui se meurt, celle des nuances »⁴².

Noïca se plaint d'assister à une Apocalypse historique qui isole de manière dramatique les petites cultures et surtout « les civilisations de type rural ». Il s'agit, bien sûr, des villages roumains avec toute leur richesse culturelle en proie à l'industrialisation communiste démesurée face à laquelle Noïca tire le signal d'alarme. Mais le danger le plus grand porte sur la langue roumaine ayant déjà connu le « frisson de la mort ». C'est dans ce contexte que Noïca, par patriotisme sincère, réitère à Cioran l'exhortation de recommencer à écrire en roumain. Et cela en pensant bien sûr aux vertus stylistiques de son ami qui auraient pu, peut-être, contribuer à imposer le roumain. En effet, c'est une tentative sans espoir d'intégrer dans la culture de son pays le raffinement de l'écriture cioranienne. Le danger était historique et jamais intervenu avant, tenant du « passage grandiose des sociétés de type agraire à un monde différent ».⁴³ Malgré le langage ambigu de Noïca, son ironie et sa proposition de lecture « à rebours » sont évidentes surtout quand il s'exprime au sujet des transformations historiques en train de se produire: « Certes, des choses admirables se passeront à l'avenir; on en finira avec cette agriculture qui, depuis des milliers d'années, peigne et brosse ridiculement la terre [...] les villes s'étendront à perte de vue »⁴⁴. Mais, malgré toutes ces *réalisations*, « les valeurs roumaines périront »⁴⁵ avertit Noïca avec désespoir, en dressant une prognose apocalyptique au sujet de l'avenir du roumain ayant surtout des conséquences catastrophiques sur l'avenir de notre peuple: « Dans cent ans, au sein d'une Europe unifiée, on choisira tout naturellement huit à dix idiomes, et notre langue, avec son retard, n'en fera pas partie.[...] Si dans les

⁴¹ Noïca C. *Réponse à l'ami lointain*, in E.M. Cioran Constantin Noïca *L'ami lointain* Patris-Bucarest, Criterion, 1991, p.39.

⁴² *Ibidem*, p.45.

⁴³ Noïca, C. *Réponse à l'ami lointain*, ed. cit, p.36.

⁴⁴ *Ibidem*.

⁴⁵ *Ibidem*.

cinquante ans à venir, il ne se passe pas quelque chose d'extraordinaire dans notre culture [...] je veux dire, si l'esprit objectif qu'est notre langue ne trouve pas, sous l'angoisse de la mort prochaine, son expression la plus profonde et la plus inattendue [...], alors nous aurons traversé vainement l'histoire»⁴⁶. Noïca se demande encore si l'utopie socialiste est restée « une utopie dans le bon et le mauvais sens ou alors une expérience de laboratoire avec tout ce qui s'y trouve de légitime en principe à l'ère des expérimentations scientifiques ». ⁴⁷ Le dilemme de Noïca est donc lié à la mort ou à la survie d'un des deux systèmes. Quant au sien, il dit avec précaution, mais de manière catégorique: « l'ordre socialiste ne nous semble pas être le monde de l'avenir, comme vous le pensez parfois, vous autres Occidentaux, et ce non parce que nous y vivons déjà, mais parce que cet ordre en lui-même n'est pas vivant, n'a pas *l'autre* en lui, ne coule pas; il s'agit d'un monde qui ne fait qu'essayer d'exister et qui s'est terriblement pris au sérieux, au point de s'effrayer tout seul de ce qu'il pense faire et-avec la psychologie du faible-d'effaroucher les autres »⁴⁸. Une critique dure est dirigée contre le « marxisme vécu » à cause du fait qu'il « crée un monde de l'indignité humaine, un monde où personne n'est en accord avec ce qu'il dit et fait; personne, aussi haut qu'il soit placé, ne vit avec les responsabilités dernières de l'homme »⁴⁹. Les gens vivant dans l'utopie socialiste « subissent cette expérience tout en lui restant étrangers; [...] il s'agit d'un essai de sortir l'homme de *l'aliénation* due à la possession, en un combat ouvert, violent, patétique et finalement désespéré avec le verbe auxiliaire *avoir* »⁵⁰. La situation dans laquelle se trouve chacun de vouloir regarder et comprendre mieux par son interlocuteur même ce qui se passe de l'autre côté est issue d'un paradoxe que Noïca surprend dans les termes suivants: « il nous semble, à proprement parler, incroyable de voir que maintenant, lorsque nous nous tournons vers l'Occident, non pas pour lui demander quelque chose, mais seulement pour le contempler, ou alors vers la France pour voir sur son visage l'image de dix siècles de gloire, ils nous répondent par vous et tant d'autres : ne nous regardez pas, nous sommes laids, hideux. »⁵¹ La France comme lieu de l'exil de Cioran est vue comme « l'île enchantée » et l'Europe entière est responsable d'un équilibre qui garantisse ses valeurs répandues dans un monde européenisé : « Une Europe qui ne saurait maîtriser les eaux qu'elle a répandues dans le monde, une Europe qui bouderait un monde européenisé, même si c'est contre elle un instant, ne mériterait pas son histoire. »⁵²

Piégé entre les griffes du monstre, Noïca précise: « nous tâchons d'être dans la position que nous aimerions voir adoptée par l'Occident: affirmer nos vérités avec et non contre l'adversaire ». ⁵³ Ou bien: « Vous avez dû apprendre que quelques uns parmi nous se refusent par principe à toute idée de collaboration. Quant à nous, cependant, nous en sommes arrivés à penser que l'on peut parfaitement collaborer avec le marxisme, mais d'une manière marxiste: en tant que contradicteurs. »⁵⁴ Il faudrait préciser aussi que les positions de Noïca sont en

⁴⁶ *Ibidem*, p. 36-37..

⁴⁷ *Ibidem*, p.39.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 51..

⁴⁹ *Ibidem*; p 53.

⁵⁰ *Ibidem*; p. 48.

⁵¹ *Ibidem*,p. 40.

⁵² *Ibidem*; p.54.

⁵³ *Ibidem*, p. 55.

⁵⁴ *Ibidem*.

accord avec une certaine politique globale de dialogue entre le monde libre et le monde communiste, un certain réchauffement d'atmosphère qui engendra d'ailleurs les accords intervenus à Helsinki.

C'est justement ce sens de la mort que Noïca oppose « à la lucidité mûre et décadente, celle que vous devez partager avec l'Occident », ça veut dire « le sens que notre voisinage de la mort nous suggère ». ⁵⁵ S'il ne s'agit pas de mort immédiate, il s'agit surtout, dans son cas, d'une grande solitude et d'un isolement traumatisant, cet « exil parmi les siens » suggérant une position d'isolement complet. Noïca déclare son incapacité de suivre les positions de Cioran dont la lettre « raffine » simplement : « A nous, vos amis lointains, il nous semble que vous raffinez sur tout : sur vous-même et sur ce qui vous entoure, sur les Hongrois et les Russes, tout comme vous raffinez sur la liberté et l'utopie socialiste » ⁵⁶.

Noïca prend la défense de l'Occident par l'affirmation des valeurs européennes qui ont été exportées aussi sur d'autres continents: « les idéaux de libération », « l'humanisme », « le technicisme et le matérialisme », « même le communisme tout aussi spéculatif que pratique ». L'utopie socialiste semble être plus cohérente à l'Occident justement à force d'être restée une théorie. Si à l'Est, elle est l'une « de ces expériences de vie qui ne se couvrent pas avec la vie et dont on ne saurait dire si elles sont ou non » ⁵⁷, à l'Ouest « personne ne sait rien ». Noïca y glisse une notation subtile disant que, pour réapprendre cette utopie originaire: « nous sommes enchantés de lire parfois *L'Humanité*, pour apprendre ce qu'est, ou s'imagine être l'utopie socialiste ». ⁵⁸ Les assertions de Noïca sont des fois équivoques, surtout au sujet de la liberté: « On peut enlever à l'homme toutes les libertés sauf une, vouée à lui assurer la nécessité. Mais quelle est cette liberté ? C'est là le problème de chacun d'entre nous, et c'en est un plus profond que le vôtre » ⁵⁹. L'utopie socialiste? « C'est ici que s'inscrit l'utopie socialiste, avec sa prétention de rendre à l'homme précisément la nécessité, avec le risque [...] d'enlever nombre de libertés » ⁶⁰; « Le trait le plus frappant, en pratique d'un tel *matérialisme scientifique* est celui d'un idéalisme vulgaire, un élan, sincère chez les uns, provoqué chez la plupart, vers des idéaux vagues »; « de même que l'affirmation de force de l'élément faible et rancunier, cette utopie communiste s'avère être un éthicisme » ⁶¹.

Tout en ressentant la menace de la mort individuelle et surtout collective, Noïca s'attaque aux angoisses imaginaires de l'Occident dans lesquelles il voit le masque pétrifié de l'esprit de finesse. Il se demande où est l'esprit européen, « le cœur de cette Europe dont le trop-plein inonde le monde entier », dans cette Europe divisée depuis toujours, mais qui, dans l'actualité « commence véritablement à ressembler au livre de Job » ⁶². Si l'Occident se lamente, l'autre côté de l'Europe, l'Est, est hors de tout débat, isolé et oublié : « de ce coin du monde où, comme vous le savez, le commentaire a toujours été notre forme de participation à l'histoire » on voit bien qu'« une Europe se meurt et une autre triomphe ; se meurt l'Europe de l'esprit de finesse et triomphe celle de l'esprit de géométrie. Vous vous lamentez de voir

⁵⁵ *Ibidem*, p.39..

⁵⁶ *Ibidem*. p. 44.

⁵⁷ *Ibidem*,p. 50.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 52.

⁵⁹ *Ibidem*, p. 48..

⁶⁰ *Ibidem*.

⁶¹ *Ibidem*, p.50..

⁶² *Ibidem*, p.40..

mourir avec vous, autour de vous et par vous, l'Europe de l'esprit de finesse, sans voir le triomphe de l'autre et sans vous y voir »⁶³.

L'esprit européen a toujours été scindé en deux agissant sur deux plans: l'un de l'esprit de finesse, celui d'une Europe esthétisant ses libertés et l'autre de l'esprit de géométrie, cette Europe dégénérée en une géographie grossière, excédée par le matérialisme et privée de liberté. A travers la collaboration entre l'Est et l'Ouest, Noïca ne voit pas seulement la possibilité de trancher le dilemme politique marxisme/démocratie, liberté/nécessité, mais aussi la chance de réhabiliter l'humanisme européen qui a échoué dans le dramatisme des Etats totalitaires. A la réflexion, on peut soutenir que toute son évolution ultérieure n'a représenté qu'une forme de résistance face aux événements hostiles sous la forme d'une méditation et même d'une philosophie de la langue roumaine car Noïca s'est attaché toute sa vie à en souligner les étonnantes subtilités grammaticales spécialement dans l'expression des concepts métaphysiques. Dans *Le Sentiment roumain de l'Etre*, il observe par exemple que le roumain ne comporte pas moins d'une dizaine de formes du conditionnel et de l'optatif et que, pour désigner la notion d'Etre, la langue roumaine offre des moyens spéciaux qui contredisent la qualification cioranienne de « primitive » et archaïque, incapable de rendre les nuances métaphysiques.

Pour revenir aux deux types d'exil que les deux penseurs incarnent et que nous proposons comme sujet au début de notre étude, les grandes différences entre les deux sont relevés d'abord par Noïca lui-même qui affirme dans sa lettre : « Jusqu'à votre exil banal, qui risque de vous porter vers la nostalgie, le patriotisme et le sentiment, comme il nous semble peu de chose auprès de notre exil subtil, un exil parmi les siens, chez soi parfois, dans son monde et parfois vidé de lui ! Quelques fois, quand nous raffinons aussi, tout cela nous semble presque intéressant [...] Tout compte fait, l'exil est mieux ici »⁶⁴. Si l'exil de Cioran est plutôt un autoexil dans un paradis culturel qui lui facilite l'accès à la célébrité dans le monde des lettres et qui le fait regretter, comme Ovide autrefois, les paysages perdus et le déracinement, l'exil de Noïca dans son propre pays, *dans son monde et parfois vidé de lui* est une forme d'aliénation due aux réalités dures du communisme, mais dont il tire l'avantage d'un centrage sur son pays qu'il s'est entêté de ne pas quitter. Tout en décidant de se placer géographiquement en marge de l'Europe, sur le plan de la pensée, Noïca se situe au centre même de cette nouvelle Europe naissante, à l'avenir de laquelle il est attaché au plus haut degré. N'oublions pas que cet échange de lettres a lieu en 1957, l'année même du Traité de Rome. C'est d'ailleurs Noïca qui le souligne à sa manière à la fin de sa lettre et en guise de conclusion: « Au-dessus de nos têtes d'affaires ou d'inoccupés, de faiseurs ou de démolisseurs, se dresse quelque chose dont j'ignore l'image, mais dont je connais le nom : l'Europe ».⁶⁵

C'est avec humour amer, ironie et autoironie que Noïca nomme leurs positions convergentes dans l'esprit du débat mais divergentes par positions, en terme de : « professionnel du destin sans objet » parlant de soi-même et de « professionnel du pamphlet sans objet » se référant à Cioran. Quant à cet autre élément de convergence, leur intérêt évident pour le sort de leur pays, Noïca a toujours soutenu l'adhésion de Cioran à ses racines roumaines et il ne perd pas l'occasion de la redire encore une fois dans cette lettre : la pensée

⁶³ *Ibidem*, p.45.

⁶⁴ *Ibidem*, p. 56.

⁶⁵ *Ibidem*, p. 57.

du pays d'origine « s'étend jusqu'à vous, cher ami inconsolé, pour vous dire que *vous êtes avec nous* plus que vous ne l'avez jamais été ». ⁶⁶

Pour revenir aux différences évidentes et essentielles entre les deux exils, nous croyons que les significations en sont excellemment approfondies par Aurélien Demars qui observe à juste titre que Cioran apparaît comme un *exilé hors de son pays*, à la différence de Noïca qui se serait *exilé dans son pays*. L'exil métaphysique de Cioran est explicité en termes suivants : « pour Cioran, s'exiler métaphysiquement consiste à pousser l'exil jusqu'à sortir des illusions intrinsèques à sa connaissance, à sa lucidité, à sa conscience. C'est pousser l'exil jusqu'à la dissociation de la conscience, c'est acculer la pensée à ses limites, la retourner contre son extrême et intensifier la lucidité jusqu'à son paroxysme ». ⁶⁷ De même, soutient le même critique, les deux lucidités relèvent de deux géométries pascaliennes et, entre les deux philosophes, il y a moins symétrie que dissymétrie. Les deux exils divergent, n'étant donc pas en miroir. Tout en les comparant, Demars en relève l'élément fondamental qui les distingue : le décentrement chez Cioran / le centrement chez Noïca : « L'exil *hors de* est une expiation de la connaissance par le désabusement intégral, une expiation par et dans le vide. La géométrie nicasienne a le mérite d'indiquer un centre, la géométrie fine de Cioran n'est utile que pour une pensée nomade, désillusionnée de toute sédentarité, livrée à elle-même et délivrée de tout, y compris de l'être et de la liberté » ⁶⁸. Ciblant l'exil de Noïca, Aurelien Demars précise qu'au sens fort, « s'exiler chez soi, s'exiler *en son pays, dans son monde et pourtant vidé de lui* prend la signification de se destiner à une orientation sans espace de liberté et sans être *au monde* mais plutôt à sa marge ». ⁶⁹ A l'appui de cette idée vient plaider sa réclusion à Păltiniș qui favorisa la création de ce centre spirituel rayonnant sur toute la Roumanie au temps du régime communiste. Placé physiquement en marge de l'Europe, Noica s'est situé en effet au cœur même des flux d'idées de son temps et du débat historique, idéologique et politique.

Les idées des deux lettres ont eu un grand impact à l'époque, d'abord par la publication de la *Lettre à un Noïca ami lointain* dans la *Nouvelle Revue Française*. Les deux voix articulent les deux versions de l'esprit européen, les deux issus d'une petite culture, mais illustrant les deux versants européens de la politique et de l'idéologie de l'époque. Dans leur dialogue épistolaire, ils ont ouvert, en réalité, le débat d'une immense problématique, qui est loin d'être épuisée, d'un dialogue toujours soutenu entre l'Est et l'Ouest, au sein duquel les deux penseurs constituent dans leur tandem « une interface de l'esprit européen. » ⁷⁰

⁶⁶ *Ibidem*, p.56.

⁶⁷ Demars, Aurélien Le pessimisme jubilatoire de Cioran. Enquête sur un paradigme métaphysique négatif. Thèse de Philosophie, soutenue le 15 octobre 2007. Le pessimisme jubilatoire de Cioran. Enquête sur un paradigme métaphysique négatif. Thèse de Philosophie, soutenue le 15 octobre 2007. <http://www.univ-lyon3.fr/fr/recherche/publications-et-theses/theses/theses-soutenues/theses07/>

⁶⁸ *Ibidem*.

⁶⁹ *Ibidem*

⁷⁰ Pamfil, L. *Introducere la actul liber prin Noïca și CIORAN* www.revista-apostrof.ro/articole.php?id=640

Bibliographie

Cioran, 1997. *Cahiers*, Paris, Gallimard.

Cioran, 1991. *E.M. Cioran, Constantin Noïca, L'ami lointain*, Paris-Bucarest, Paris, Criterion.

Cioran, 1987 *Oeuvres*, Paris, Gallimard, Coll. Quarto, 1987

Cahiers Emil Cioran Approches critiques, vol. I-XI, Editura Universității Lucian Blaga Sibiu, Editions Les Sept Dormants Leuven.

Archive Aurel Cioran, Bibliothèque Astra de Sibiu, DVD.

Magazine littéraire, (nr. special Cioran), nr. 327, dec 1994.

Tănase, Stelian 1997. *Anatomia demistificării. Procesul Noïca-Pillat*, București, Humanitas.

Vieru, Sorin 1998. *Constantin Noïca et Emil Cioran Un échange de lettres* in *Cahiers Emil Cioran Approches critiques*, vol.I, Editura Universității Lucian Blaga Sibiu, Editions Les Sept Dormants Leuven.

Sources en ligne

Alkemie. Revue semestrielle de littérature et philosophie, Nr. 6 Cioran, dec 2010. <http://www.revue-alkemie.com/006-alkemie-cioran.html>

Demars, Aurélien *Le pessimisme jubilatoire de Cioran. Enquête sur un paradigme métaphysique négatif*. Thèse de Philosophie, soutenue le 15 octobre 2007. *Le pessimisme jubilatoire de Cioran. Enquête sur un paradigme métaphysique négatif*. Thèse de Philosophie, soutenue le 15 octobre 2007. <http://www.univ-lyon3.fr/fr/recherche/publications-et-theses/theses/theses-soutenues/theses07/>

Pamfil, Alina *Introducere la actul liber prin Noïca și CIORAN* www.revista-apostrof.ro/articole.php?id=640

Tismăneanu, Vladimir. *E.M.Cioran Despre diavol, păcatul originar și istoria universală*, <http://www.contributors.ro/cultura/e-m-cioran-despre-diavol-pacatul-originar-si-istoria-universala/>